

La famille en crise de croissance

Charles Ségalen

Éducateur spécialisé, Paris

La famille, comme toute institution, a sa raison d'être et son histoire.

Sa période préhistorique peut correspondre au mythe originel de la horde primitive, décrit par Freud dans *Totem et tabou*, selon lequel le chef mâle, régnant en tyran sur ses fils et disposant du monopole des femelles, aurait fini par être mis à mort. Le clan familial, soucieux de sa survie et de son développement, se serait alors doté de règles.

L'interdit de l'inceste viendrait ainsi inaugurer la notion de loi, sa nécessaire énonciation donner forme au langage, d'où émerge une culture venant donner corps à une civilisation. Des exigences et des valeurs s'élaborent, s'édifient, qui visent à la pérennité d'entités familiales et sociétales, censées contenir des forces vitales, précédemment épuisées en luttes intestines, et les conduire à des conquêtes autrement constructives et durables.

C'est en fonction de l'évolution de son ambition, c'est-à-dire de sa politique, que le corps social s'organise, s'institutionnalise, et que la famille, qui en constitue le berceau et un des vecteurs, se structure et se normalise.

A la fin du premier millénaire, se produit en Europe un déplacement du divin sur l'humain. L'homme devient figure centrale, capable de raisonner et d'agir sur le monde. S'instaure alors le mythe du progrès, qui donne à croire en un avenir qui ne peut être que meilleur, pour peu qu'on s'y emploie.

L'institution du mariage religieux, vers la fin du 12ème siècle, sera la conséquence des remue-ménage politiques et sociaux qui bouleversent l'époque. Il importe de consacrer devant l'Éternel le modèle familial, prototype de l'expérience de la hiérarchie, principale source de devenir, et meilleur agent de transmission et d'accroissement du patrimoine, tant matériel que culturel.

La famille resserre ses liens et doit donner le ton des rapports qu'il est convenu d'établir entre les hommes. Elle sert de ciment à la

cohésion sociale, participe à l'avènement d'une humanité émancipée de la barbarie, que la civilisation doit contenir et parvenir à éradiquer. Il convient de libérer l'homme des bas instincts, mais aussi des tâches bassement matérielles, de lui permettre de dominer sa nature et, dans le même élan, la nature toute entière.

Rapportées à sa facture patriarcale et monogamique, les exigences de fidélité des conjoints, puis d'amour filial (ce dernier ne voit le jour qu'au 18ème siècle) ajoutent à l'édifice de la matrice sociale de précieux étayages, qui contribuent à la promotion de l'entreprise à laquelle elle se voue.

La fin du 20ème siècle connaît l'apogée de cet accomplissement technologique et idéologique, qui touche, en même temps qu'à sa vérité, à sa fin. L'homme dispensé enfin des contraintes du travail, l'est encore, et par la même occasion, des fruits de l'opération : la machine, à laquelle il s'est livré corps et âme, l'exclut d'un champ social où, hors la fonction de production et de consommation de marchandises, il n'est point de salut. Il faut de moins en moins de travail humain pour produire de plus en plus de biens et de services.

Les courants idéologiques qui ont porté les efforts nécessaires à cet aboutissement, perdent la tête et leur crédit. Le collectivisme implose. Emporté par la mondialisation de l'économie de marché, qui "libère" les règles qui permirent à l'échelle nationale de contenir une forme de cohésion sociale, le capitalisme édifie dans ce contexte planétaire d'énormes concentrations de pouvoirs financiers et économiques qui, politiquement et socialement affranchis de comptes à rendre, jouissent d'un statut de non-responsabilité. Le libéralisme explose dans le triomphe de l'élitisme et de l'individualisme.

C'est la réhabilitation et la consécration de la loi de la jungle. La horde primitive, parée d'économique, est de retour, au galop. Le décor a changé, le scénario original est demeuré en l'état, intact.

L'idée de progrès a vécu. Son deuil

s'annonce douloureux. Ses institutions en panne de sens, et de pièces de rechange, errent en quête de destination, ou échouent sur le bord de la route, aubaine pour les entreprises de récupération, les squatters et les oiseaux. Ceux de mauvaise augure ne sont pas les derniers qui se pressent au chevet.

Le mariage religieux, puis civil, se démode. Le divorce se banalise. Les vieux vont mourir à l'hospice, les enfants naître en éprouvette. La famille monoparentale fait école et réclame ses lettres de noblesse. La solidarité jouant, les familles de substitution (Aide Sociale à l'Enfance, Protection Judiciaire de la Jeunesse, Armée du Salut, Restos du Coeur et quais de métro) - telles des formes occidentales de la "famille élargie" - déploient ce qui leur reste d'aile sur une couvée qui grandit plus vite qu'elles.

Bien d'autres "familles" encore sont en perte d'altitude. Les parents soucieux de réussite, veillant, l'Éducation nationale entame, dès la maternelle la course aux résultats. Le mouvement ouvrier, faute d'avenir et de combattants, s'épuise. Les mouvements politiques, faute d'alternative, débattent à vide ou s'emparent, faute de mieux, à l'américaine, de la vie privée des élus. Rappelant au passage, s'il est encore nécessaire, le lien étroit et archaïque qui unit la famille et le politique. L'État, sacrifié à l'autel du marché planétaire, perd sa fonction essentielle de régulateur économique et social.

Il tente de sauver la face en redistribuant généreusement ses responsabilités, qui s'éparpillent et se diluent dans la région, le département, puis la ville, le quartier, pour finir dans l'immeuble. Ce dernier reconstitue sa police, sa justice, son économie et ses valeurs, bref une identité collective de cage d'escalier.

Des familles nouvelles tentent d'occuper l'espace déserté : religieuses (intégrisme), spirituelles (sectes), ethniques (racisme), populistes ("nazionalisme"), sociétales (ghettos, prônés par certains comme d'avant-garde).

L'Europe tente d'ériger son rempart contre les assauts d'une nouvelle race de barbares : les pauvres, sans foi ni loi, ça pullule et ça sort de partout. De la même façon, Paris fédère ses arrondissements pour évacuer cette incongruité hors ses murs : les banlieues prennent des allures de *boat people*, méthodiquement repoussés au large.

Un constat s'impose : la famille, en crise de croissance, se cherche une autre raison d'être,

un destin, un discours et des normes.

La question qui se pose dès lors, au travailleur social, entre autres, est la suivante : à quel processus civilisateur, à quelle raison sociale, l'institution sociale, si elle est encore debout, s'emploie-t-elle ? A quelle famille, celle tombant en désuétude, ou celle cherchant à se réinventer, le travailleur social entend-il prodiguer de l'autonomie et du projet ? Dans un cas comme dans l'autre, lequel ?